

Spieser, Jean-Michel

De Rome à Constantinople et d'un empire à l'autre

Opuscula historiae artium. 2013, vol. 62, iss. Supplementum, pp. 6-15

ISSN 1211-7390 (print); ISSN 2336-4467 (online)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/129797>

Access Date: 28. 11. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

De Rome à Constantinople et d'un empire à l'autre

Jean-Michel Spieser

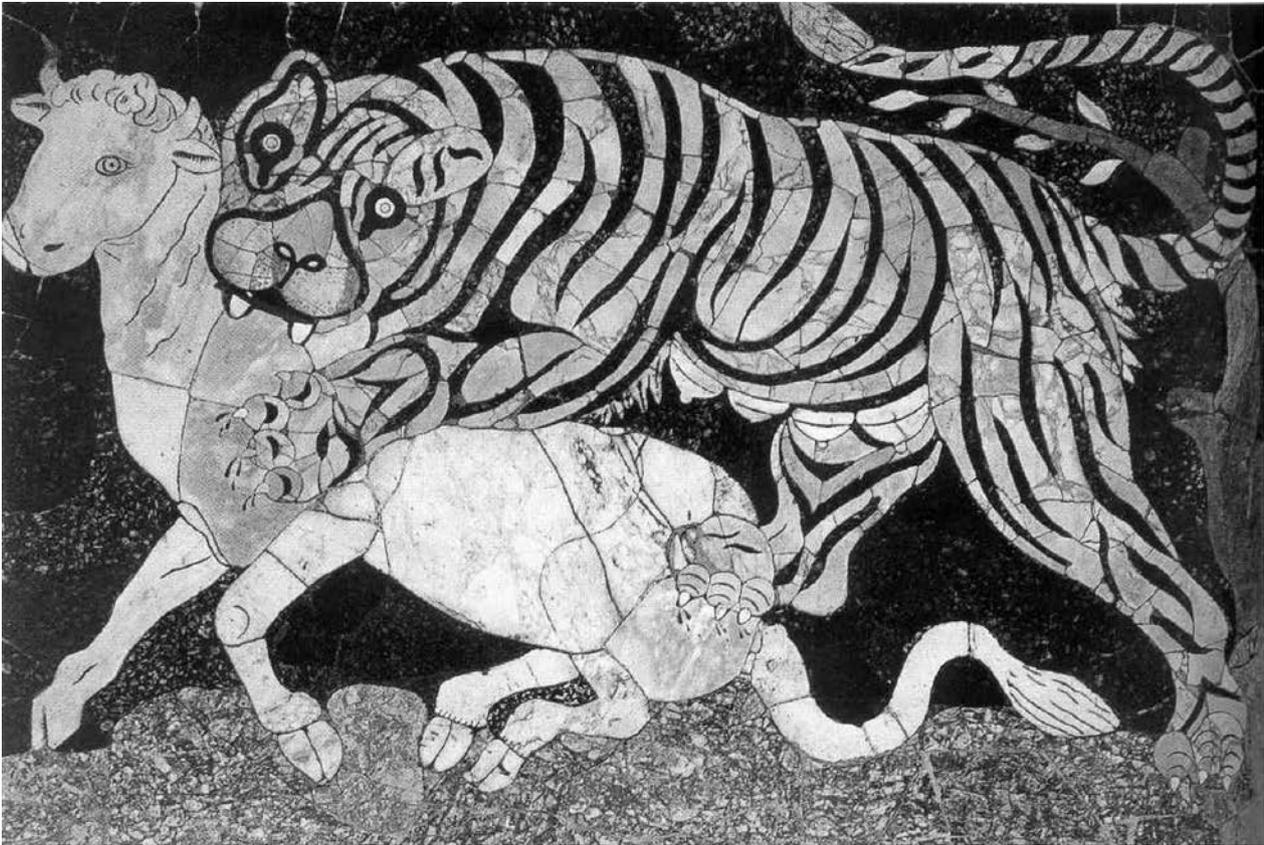
This paper gives first a brief insight into the ambiguous situation of Byzantine Studies in the academic world. Its main topic is a comparison between Rome and Constantinople in Late Antiquity, stressing what Constantinople had in common with Rome from the point of view of topography and urban monuments, sometimes quite superficially. It also tries to give a picture of the implications of the foundation of Constantinople and addresses the question of the different evolutions of the Western and Eastern parts of the Empire. It relies on the assumption that Christianity is only part of a deep change in the civilisation and culture of Antiquity and was not, at least in the second and third centuries, the motor of the development. The evolution of the symbolic image of the emperor, becoming a representative of the divinity and no longer asking to be considered a god, enabled him to acquire more legitimacy. Finally, the paper argues that one of the most important causes, which helped the success of the Eastern part as opposed to the extinction of the Western part, has its roots in the organisation of a strong administration. In this way, a state, in the modern sense of the word, extending and improving some features of the Roman Empire, could be created. In the West, the strength of the rich and powerful Roman aristocracy did not allow this evolution.

Keywords: Constantinople foundation, modernity, Constantine, Rome, Late Antiquity

Jean-Michel Spieser
Université de Fribourg
e-mail: jean-michel.spieser@unifr.ch

En remplaçant la vérité géographique par le symbole, on pourrait dire que l'itinéraire de Rome à Constantinople marque le chemin parcouru par Constantin. Né dans les Balkans, à Naissum, l'actuelle Niš, passant sa jeunesse à Trèves où son père résidait comme Auguste, après beaucoup d'hésitations et d'allées et venues dans les Balkans,¹ il fait d'une ville grecque sur le Bosphore, Byzance, une nouvelle capitale, qui, dès lors, sous deux noms successifs, Constantinople et Istanbul, est restée une grande métropole pratiquement sans interruption. Cet itinéraire est aussi celui qui, intellectuellement, est suivi par un bon nombre des chercheurs qui étudient ce monde que l'Occident, sans qu'on sache bien pourquoi, a fini par appeler Byzance bien après que l'empire ainsi désigné eut fini d'exister.² Les habitudes du monde académique, les divisions plus ou moins arbitraires qu'il impose font que ces chercheurs viennent souvent des études classiques, des sciences de l'antiquité, dont Rome peut paraître un symbole. On pourrait aussi prendre comme symbole Athènes qui parlait la langue dominante du monde qui entourait Constantinople, et qui, mais au bout de trois siècles seulement, allait devenir sa langue officielle. C'est d'ailleurs la question de la langue qui, souvent, met les études byzantines en porte-à-faux dans le monde académique, car, avec des accentuations différentes suivant les traditions de chaque pays et en fonction d'itinéraires individuels très variables, l'accès au monde byzantin est plus facile pour ceux qui ont suivi un cursus classique qui inclut le grec, mais qui ignore souvent le Moyen Âge; à rebours, l'absence du grec dans les études médiévales donne parfois l'impression qu'une sorte de rideau opaque, pour ne pas dire un rideau de fer, sépare l'Europe occidentale de l'Europe du Sud-Est, franchi seulement à l'occasion des Croisades par la plupart des médiévistes. Le goût ou la nécessité des périodisations n'arrange pas les choses; l'évolution de l'empire byzantin ne se laisse que peu ramener aux coupures qui ont du sens en Occident.

Les études byzantines restent donc un peu suspendues entre l'Antiquité et le Moyen Âge, comme aussi sur les rayons des librairies, les livres sur Byzance, en général peu nombreux, ont du mal à trouver leur place,

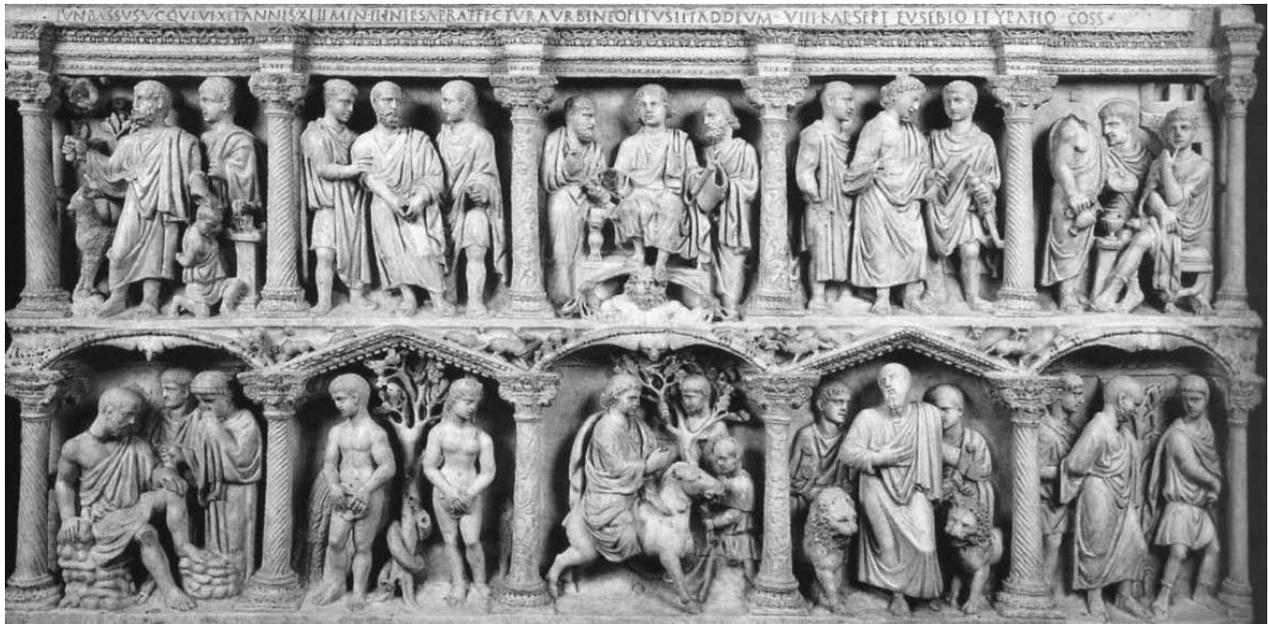


1 – Panneau en opus sectile de la maison de Junius Bassus, IV siècle. Rome

parfois rangés avec les ouvrages sur l'Antiquité, parfois avec le Moyen Âge, éventuellement avec l'Islam ou dans un « divers » qui peut aussi bien les rapprocher de l'art des Inuit que de celui des Aborigènes. C'est encore cette ambiguïté qui fait que, dans une collection bien connue, un volume intitulé « Le Monde byzantin I » ne peut traiter que des provinces orientales, avec quelques incursions inévitables en Occident, malgré l'unité de l'empire romain au IV^e siècle, encore revendiquée et effective à de nombreux points de vue, un volume différent étant prévu pour la partie occidentale de l'empire.³ Cette situation paradoxale reflète, d'une certaine façon, le paradoxe des origines de cet empire, qui, chronologiquement,⁴ ne se laissent pas fixer aisément et qui le voient, en quelque sorte, migrer de ses terres d'origine vers un monde dont les traditions sont différentes et dont la langue n'était pas celle du pouvoir, de l'administration et de la législation.⁵ Ce sont quelques aspects de cette situation ambiguë, de ces paradoxes et de leurs conséquences qui sont la matière de cet article.

Quel qu'ait été le projet initial de Constantin, ses motivations, l'avenir auquel il pensait pour le monde romain, au bout de moins d'un siècle, le paysage po-

litique de l'Europe et du Proche-Orient n'était plus le même. Au bout d'un siècle et demi, il était bouleversé. Ce sont, à quelques années près, cent cinquante ans qui se sont écoulés entre la fondation de Constantinople en 330 et la fin de l'empire romain d'Occident qui, à vrai dire, n'était plus qu'une fiction depuis quelques décennies.⁶ Par un curieux effet de perspective, on a tendance à oublier que cent cinquante années représentent une longue période et à faire comme si ces deux dates, 330 et 476, étaient proches, si bien qu'il y aurait une sorte d'évolution quasi-linéaire qui conduirait sans hésitation de l'une à l'autre. Pour rendre cette durée plus concrète, il faut prendre des exemples contemporains de bornes chronologiques pour des transformations qui ont marqué l'histoire. Entre la fondation de Constantinople et la déposition de Romulus Augustule, plus d'années se sont écoulées qu'entre la prise d'Alger par l'armée française en 1830 et l'indépendance de l'Algérie en 1962; et ce n'est guère qu'une centaine d'années qui, aux Etats-Unis, sépare la guerre de Sécession (1861–1865) du Civil Rights Act de 1964. Il faut être conscient que cette évolution qui se présente le plus souvent, dans les manuels, comme allant de soi, parfois



2 – Sarcophage de Junius Bassus, 359. Rome

sous une forme un peu abstraite, s'est faite jour après jour, sans que ceux qui en étaient directement touchés n'en aient une vision claire, ni ne sachent de manière sûre où elle allait.

Rome s'est donc en quelque sorte transportée à Constantinople à un moment, d'ailleurs, où Rome n'était plus la résidence impériale habituelle. La nouveauté n'était donc pas tant que Constantin choisisse une nouvelle ville comme résidence; après Trêves, Milan, Sirmium, Thessalonique, Nicomédie pour ne nommer que les plus importantes, cela n'innovait guère. La nouveauté était dans l'insistance de proclamer cette résidence comme une nouvelle Rome et d'en faire, symboliquement, mais même autant que possible physiquement, l'équivalent de Rome.⁷ Non sans difficulté, car le relief de Constantinople n'est pas aussi clair que celui de Rome, mais on a on même réussi à délimiter sept collines.⁸ Rome a aussi exporté ses monuments, en particulier ses monuments impériaux et triomphaux. Sans tenir compte de l'agora de la ville grecque, des *fora* impériaux sont implantés. Cela s'est fait suivant une modalité nouvelle, liée au considérable agrandissement topographique de la ville. Le rempart de Constantin est à environ 3,5 Km de l'ancien rempart, tandis que celui de Théodose est encore environ 1,5 Km plus à l'Ouest.⁹ Les *fora* constantinopolitains n'agrandissent pas un espace central, un cœur traditionnel de la ville, comme ceux de Rome. Ils s'alignent de distance en distance le long de la Mesè, la principale avenue de la ville, consacrant d'une certaine façon, la grande importance prise

par les rues et les avenues au détriment des places comme lieu de rencontre et d'animation dans les villes de l'antiquité tardive.¹⁰ Les formes prises par ces places peuvent varier, mais le forum de Théodose est une réplique assez fidèle de celui de Trajan, rapprochement voulu par Théodose pour se référer à un empereur prestigieux, comme lui d'origine espagnole.¹¹ Ces *fora* ne se conçoivent pas sans colonnes triomphales. Même si celle érigée par Constantin sur son forum n'est pas sculptée, les colonnes de Théodose et d'Arcadius, sur leurs *fora respectifs*, reprennent le principe d'une bande hélicoïdale pour leur décor.¹²

Mais surtout, en plus des symboles du pouvoir, Rome exporte ce qui était devenu sous l'Empire les principaux lieux de pouvoir, le palais impérial, mais aussi le cirque, l'hippodrome donc dans le monde grec, qui s'était imposé à Rome comme lieu de rencontre entre l'empereur et le peuple et qui a été repris dans les résidences impériales sous la Tétrarchie. Ces deux lieux illustrent aussi bien par leur structure propre que par leur proximité les principaux aspects du pouvoir impérial. Le prince vit à l'écart dans un lieu privilégié. Cette position symbolique est encore plus forte à Rome qu'à Constantinople puisque le palais impérial y domine physiquement le forum républicain, situé en contrebas du Palatin, la colline qui a donné son nom à ce lieu de pouvoir.¹³ Mais, en même temps, l'empereur garde un contact direct avec le peuple qu'il rencontre à l'hippodrome, au cirque. Ce lien s'est établi progressivement à Rome, à travers l'affirmation du pouvoir impérial

contre celui du Sénat; à Constantinople, il allait de soi et n'était plus discuté.¹⁴

Mais, malgré ces apparences entretenues par Constantin, le chemin qui a mené de Rome à Constantinople ne s'est pas fait sans transformation. Constantinople n'est qu'en apparence un doublet ou une réplique de Rome. Il est vain de chercher à connaître le fond de la pensée de Constantin. Il lui était certainement clair qu'une seconde capitale pouvait permettre de rééquilibrer un empire qui était trop grand pour les moyens de communication et de déplacement de son époque. La tétrarchie par ailleurs avait été un échec; quel qu'ait pu être le rôle des rivalités personnelles entre les différents détenteurs du pouvoir, la multiplication des résidences impériales, les déplacements qu'elles entraînaient ne devaient pas faciliter l'administration de l'empire et ne suffisaient pas pour abolir les distances.¹⁵

On peut se demander si Constantin savait qu'en s'éloignant de Rome, il s'arrachait à des pesanteurs romaines qui empêchaient des réformes nécessaires à un nouveau fonctionnement de l'état répondant à une nouvelle situation internationale.¹⁶ L'évolution ultérieure montre en tout cas que la partie orientale de l'empire

a réagi plus efficacement que l'Occident aux réformes mises en place par Dioclétien et achevées par Constantin et a su appliquer les mesures nécessaires. Les pesanteurs idéologiques, sociales, intellectuelles peuvent jouer un rôle très négatif, s'appuyant sur ce que Pierre Bourdieu appelle des *habitus*.¹⁷ Ce sont des conduites, des idées suffisamment intériorisées pour qu'elles paraissent évidentes et aller de soi. Elles exercent encore plus d'emprise sur les esprits lorsque, grâce à elles, des avantages acquis paraissent légitimes. C'est ce mécanisme qui explique l'attitude de l'aristocratie romaine de l'antiquité tardive beaucoup plus que leur opposition à Constantinople en raison de son christianisme.¹⁸ On peut dire, en forçant un peu le trait, que ces familles ont tenté de protéger leur richesse insolente, marquée par le luxe de leurs maisons.¹⁹ Si la famille des Valerii passait pour être particulièrement riche, ce sont les vestiges survivants de la famille des Bassi qui en donnent les témoignages les plus concrets. De la demeure d'un Junius Bassus subsistent d'extraordinaires panneaux en *opus sectile*;²⁰ [fig. 1] d'un autre Junius Bassus, préfet de Rome, mort en 359, et sans doute fils du précédent, un des sarcophages les plus somptueux du IV^e siècle.²¹

3 – Dioclétien et Galère trônant au-dessus des personnifications du ciel et de la terre, 299–305. Arc de Galère, Thessalonique





4 – Constantin Ier couronné par la main de Dieu, avant 337. Kunsthistorisches Museum, Vienne

[fig. 2] Cette richesse est encore rendue sensible par une église de Rome, Santa Balbina, dont les murs, fenêtres incluses, sont celles de la pièce majeure d'une de ces grandes maisons aristocratiques.²²

On peut certes dire que cette aristocratie est arrivée à permettre à Rome de se survivre en quelque sorte à elle-même. Elle n'est plus la résidence impériale; les derniers grands monuments publics se construisent encore à Rome autour de 300, sous Dioclétien, puis sous Maxence.²³ Les importants travaux de celui-ci – même si la basilique connue sous son nom a été achevée par Constantin – ont été longtemps négligés par l'historio-



graphie, sans doute parce qu'il a eu le tort d'être l'adversaire de Constantin. Mais il n'avait pas moins de légitimité que Constantin à occuper le trône impérial. Dans le siècle qui suit, cette aristocratie est suffisamment riche et puissante pour administrer la ville et sauver les apparences en se persuadant de sa permanence au moins jusqu'à la prise de Rome par Alaric en 410.

La situation de Constantinople est tout à fait différente. Nous sommes dans un monde grec où, par-delà les royaumes hellénistiques et la conquête romaine, les villes n'avaient pas cessé d'être des cités. On veut dire, par ce mot, qu'elles avaient gardé leur identité propre et continuaient à cultiver un certain patriotisme local. Rome avait laissé aux cités le soin de s'administrer elles-mêmes, évitant de mettre en place une coûteuse administration. Même un monnayage local de bronze était largement autorisé jusque vers les années 260–270.²⁴

L'établissement du pouvoir impérial à Constantinople va créer une nouvelle situation. Le pouvoir, à la différence de ce qui se passe en Occident, arrive à développer une structure administrative efficace qui va renforcer l'impact de l'état et augmenter les ressources du pouvoir central. Plus encore que ce qui se faisait dans l'empire romain des siècles précédents, va se développer un véritable état, au sens moderne du mot, où le pouvoir central est relayé par une administration, en particulier par une administration fiscale. Il n'est pas possible ici d'entrer dans les détails, mais le mécanisme d'ensemble est assez clair. Un pouvoir de l'état renforcé alourdit la charge fiscale des villes. L'élite sociale et économique, plutôt que de se consacrer à une gestion, devenue moins profitable, des ressources locales, aura désormais plus d'avantage à se mettre au service de l'empereur, si possible auprès de lui.²⁵

Ce rapide survol laisse dans l'ombre, plus précisément dans l'implicite, un élément essentiel. Les contemporains considéraient qu'il allait de soi que le pouvoir central était représenté par un homme, dont l'autorité était, en droit, incontestée. L'histoire agitée des années de la tétrarchie, pour ne pas remonter plus haut, semble indiquer le contraire. Mais c'est le principe même de cette situation qui n'était pas ou plus contesté. Les historiens arrivent à bien montrer comment il s'est mis peu à peu en place quand la république s'est

5 – Apothéose de Constantin, avant 337. La Bibliothèque nationale de France, Paris

transformée en empire. La question n'est pas seulement de savoir comment un régime s'est mis en place, mais aussi pourquoi vient un moment où son existence est considérée comme évidente et allant de soi. C'est la question posée par P. Bourdieu dans ses cours sur l'État, sur cet acte initial qui fait que, quelle que soit la forme prise par cet état, des milliers et, souvent, des millions de personnes acceptent comme allant de soi l'autorité d'un homme, d'un système, d'un certain nombre de règles qui n'ont même plus besoin d'être explicitées ou justifiées.²⁶

Dans cette perspective, si Rome en apparence s'est aussi transportée à Constantinople à travers le pouvoir impérial, le changement à ce point de vue, n'en est pas moins profond. À Constantinople, c'est une nouvelle solution qui se met en place. Elle permettra de répondre à des difficultés qui se faisaient sentir dans les décennies précédentes. Le mot qu'il faut prononcer, c'est celui de légitimité. Il est difficile de le définir avec trop de précision. Dire qu'est légitime ce qui est conforme à la loi ne fait que reculer le problème, car il faut bien que la loi soit établie et elle n'est acceptée que si elle paraît légitime. Une discussion sur le plan théorique entraînerait très loin et il vaut mieux s'en tenir à des situations historiques concrètes. Dans une perspective d'historien, celui-ci peut dire qu'un pouvoir est tenu pour légitime quand il n'est pas mis en cause par ceux qui lui sont soumis – ce qui ne veut pas dire qu'il faille le considérer comme éthiquement légitime ou éthiquement acceptable. On peut ainsi expliquer les précautions prises par Octave, devenant Auguste, qui a pris soin d'inscrire son pouvoir dans un cadre traditionnel qui lui assurait légitimité.²⁷ Il n'y a pas lieu de développer ici le fait que cette apparente continuité était une façade qui cachait de substantielles différences, ni que certains milieux avaient du mal à l'admettre, sans avoir d'ailleurs le pouvoir de la remettre en cause. Il reste que, autant que, spécialiste d'une autre période, je peux en juger, ce modèle n'a pas été mis en cause et a donné stabilité à l'empire pendant plus de deux siècles. Les luttes pour le pouvoir impliquaient la mise en cause de personnes l'exerçant, mais non du système. Une sorte de contre-épreuve est donnée par le fait que les empereurs qui, dans l'historiographie romaine, ont une mauvaise réputation, étaient ceux dont la conduite s'éloignait le plus de ce modèle, Néron étant l'exemple typique de cette catégorie.

On sait que Dioclétien met radicalement en cause ce modèle à la fin du IIIe siècle en se faisant appeler *Dominus* et en exigeant la prosternation. Il ne



6 – Apothéose d'un empereur (?), début V siècle. British Museum, Londres

suffit pas de parler d'influence orientale pour expliquer cette attitude qui était partie prenante de la tentative de Dioclétien d'asseoir la légitimité impériale sur de nouvelles bases.²⁸ Dioclétien a dû comprendre que les désordres du III^e siècle étaient aussi liés au fait que le vieux modèle sur lequel se fondait toujours le pouvoir impérial romain n'assurait plus sa légitimité, peut-être simplement parce que l'écart entre la fiction et la réalité devenait trop important.

Mais donner les titres de Jovius et d'Herculus aux empereurs, les montrer, sur l'arc de Galère à Thessalonique, trônant sur l'orbe de l'univers, [fig. 3] n'était peut-être pas très satisfaisant non plus. Ces noms semblent d'ailleurs avoir été peu utilisés, sauf par les panégyristes, et la réaction de Lactance, qui considère qu'ils marquent l'arrogance de ces empereurs, n'est peut-être pas seulement la réaction d'un chrétien.²⁹ Il est possible que Dioclétien ait voulu concilier la structure tétrarchique avec un modèle dynastique traditionnel, mais que, malade, il ait cédé en 305 à Galère, qui, par la nomination de nouveaux Césars, a entraîné un déséquilibre qui a été fatal au système.³⁰ En tout cas, l'ordre de succession impliqué par les nominations de 305 n'a jamais été respecté. Le modèle dynastique a été plus fort, si bien que Maxence, fils de Maximien, et Constantin, fils de Constance Chlore, ont fini par succéder à leurs pères, avant de s'affronter. Sans doute le coup de maître de Constantin, ou de ceux qui l'entouraient, a été de ne plus chercher à s'assimiler à un dieu, mais d'être le représentant du Dieu chrétien, ou, du moins, d'un dieu suprême sur terre.³¹ Aux tétrarques représentés trônant sur l'arc de Galère de Thessalonique, on peut opposer une monnaie de 330, en fait un multiple, où la main de Dieu couronne Constantin sans qu'il soit très clair de quel Dieu il s'agit. [fig. 4] La même modernisation et la même ambiguïté se lisent dans une autre monnaie où certes, Constantin, à l'image de ses prédécesseurs, est montré accueilli au ciel, mais, malgré le char qui fait penser au char solaire, Constantin est accueilli dans un monde céleste qui échappe aux regards et qui ne le met pas en contradiction avec le rôle qu'il a assumé sur terre et que ses fils et successeurs entendent aussi assumer. [fig. 5] Il suffit d'y opposer une autre image d'apothéose où, peut-être, un empereur défunt qui ne peut pas être identifié avec certitude, est accueilli dans le ciel par une série de divinités.³² [fig. 6]

Il est trop facile de se contenter de dire que ce changement est la conséquence du développement du christianisme et que les images de Constantin qui viennent d'être évoquées sont liées à son approche, quelque progressive qu'elle ait pu être, du christianisme. Le monde de l'antiquité tardive est un monde en pleine mutation qui n'est pas seulement due au

christianisme. Les causes n'en sont pas évidentes à montrer du doigt, sans doute pour des raisons qui sont liées à la manière dont les « idées », plus précisément la perception du monde, de la société, se modifient et évoluent. Peu d'études et de réflexions ont été consacrées à cette question. Le problème est bien posé par un livre de Dan Sperber.³³ Des exemples tirés du monde contemporain peuvent donner sinon une image de ce qui s'est passé, du moins aider à comprendre pourquoi il est difficile à l'historien de saisir des évolutions de cette nature.

Une évolution très caractéristique à cet égard est la découverte ou la redécouverte de l'icône chez les catholiques en France³⁴. Il est banal de voir aujourd'hui dans de nombreuses églises catholiques une sinon plusieurs icônes. Ce phénomène est devenu très visible depuis quelques années. Mais, en examinant la question de plus près, on voit que cette présence des icônes dans le monde catholique n'a rien de récent. François Boespflug résume sa recherche par une belle formule : « (ce phénomène) a trente ans d'âge quant à la fleur, ce qui nous ramène dans la seconde moitié des années soixante-dix, soixante-dix ans pour la tige et près d'un siècle pour les racines ». On constate ainsi qu'une diffusion de cette nature est d'abord invisible – les racines –, puis à peine perceptible – la tige – avant de devenir vraiment publique – la fleur. Ce qu'il faut retenir, c'est le fait que cette évolution est liée à la rencontre, plus précisément à l'articulation entre des événements qui, à première vue, n'ont rien à voir l'un avec l'autre, mais qui finissent par faire système. Sans reprendre l'ensemble de l'analyse de François Boespflug et sans vouloir être exhaustif, il faut rappeler le développement des études byzantines à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, parmi lesquelles celles sur l'art byzantin, plus particulièrement en Russie où on redécouvre l'icône sont à mettre en valeur.³⁵ Une nouvelle conception de l'art s'y ajoute qui fait que les artistes, eux aussi, s'intéressent aux icônes. Matisse en est un exemple bien étudié.³⁶ Mais c'est aussi un plus large public qui se détourne de l'art dit saint-sulpicien. Enfin, après 1917, des émigrés russes viennent en France avec leurs icônes.

Cette évolution, parce qu'elle est contemporaine, a pu être suivie depuis ses racines grâce à une riche documentation encore accessible. L'équivalent, pour les premiers siècles de notre ère, quand le christianisme s'est implanté, ne l'est évidemment pas. Certes, sa progression, dans ses grandes lignes, est connue, mais son détail, les facteurs qui l'ont favorisé, échappent, même si quelques moments-clefs émergent. C'est, par exemple, l'apparition de peintures chrétiennes au début du III^e siècle. Elles montrent que les communautés chrétiennes sont devenues suffisamment importantes

et conscientes de leur identité pour vouloir exprimer celle-ci.³⁷ Mais on constate aussi, déjà au courant du IIe siècle une transformation de la conception de la famille et de l'amour conjugal, qu'on a tendance à attribuer au christianisme, mais dont celui-ci n'est pas le moteur.³⁸ Il ne faut pas non plus sous-estimer l'importance de l'édit de Caracalla qui, en 212, étend la citoyenneté romaine à toute la population libre de l'empire, événement immense avec des conséquences à longue portée.³⁹

Moins connu est un autre marqueur qui est l'indice d'un profond changement sociétal et cognitif. Il marque un nouveau sens de l'histoire ou, pour reprendre l'expression d'un historien français, François Hartog, un nouveau régime d'historicité.⁴⁰ Il faut ici mentionner Julius Africanus, un personnage dont on ne connaît pas grand' chose.⁴¹ Mais il était en correspondance avec Origène, le grand intellectuel chrétien qui vivait à Alexandrie dans la première moitié du IIIe siècle.⁴² Par sa Chronographie, écrite sans doute au début des années 220,⁴³ il est en effet le premier à avoir écrit une histoire du monde depuis sa création et, surtout, il a essayé de dater celle-ci. On a sans doute du mal aujourd'hui à se rendre compte de l'importance de ce changement de paradigme dans le monde gréco-romain. Au-delà des limites assignées à ce que l'on savait de l'histoire, la question des origines se perdait dans une sorte de brouillard mythologique. Désormais allait s'imposer l'idée qu'il devenait possible de dater non à partir d'un événement fondateur pour une ville, une culture, mais à partir d'un absolu commun qui transcendait les particularismes locaux. Certes, il n'y a pas eu rapidement accord sur cette date – pour Julius Africa-

nus, l'Incarnation correspondait au premier jour de l'an 5501 – mais le principe était posé.

Ces quelques points montrent des transformations radicales dans la cognition dont les détails et surtout le détail de la réception, qui a été lente, échappent. Il y a là une pensée neuve qui se développe et dont de nombreux aspects vont converger avec le christianisme. Il est peut-être difficile d'admettre et de comprendre qu'aux IIIe et IVe siècles, le christianisme apparaissait comme une pensée moderne qui rendait mieux compte du monde. Il ne faut pas se laisser abuser par le *Credo quia absurdum* attribué à Augustin, mais qui semble plutôt provenir d'une citation approximative de Tertullien.⁴⁴ Le christianisme est bien, dans cette période, le système de pensée le plus cohérent, le plus en phase avec les connaissances et qui permet donc de comprendre au mieux le monde. C'est le plus rassurant aussi par sa vision qu'il donne d'un au-delà articulé sur la vision du monde qu'il propose. Le transfert de Rome à Constantinople a été, d'une certaine façon, pour Constantin, le choix de la modernité. Cela peut paraître paradoxal, mais ce paradoxe vient uniquement d'un point de vue superficiellement contemporain qui oublie que les prises de position idéologiques ou religieuses contemporaines ne sont pas celles du IVe siècle, que le christianisme n'est pas le même, mais surtout que sa position dans le champ des connaissances au IVe siècle n'est pas la même qu'au XXI^e siècle. Ce transfert, c'est la victoire de la modernité sur le passé, modernité d'un point de vue intellectuel, mais aussi d'un point de vue politique, puisqu'un fonctionnement solide de l'état est préféré à l'influence et au pouvoir de l'aristocratie romaine.

Crédits Photographiques – Photographic credits: 1: tiré de: Serena Ensoli – Eugenio La Rocca (éds.), *Aurea Roma. Dalla città pagana alla città cristiana*, Rome 2000, p. 138; 2: D'après: Friedrich Gerke, *Der Sarkophag des Iulius Bassus*, Berlin 1936, pl. 2; 3: photo auteur; 4: tiré de: André Grabar, *Le premier art chrétien*, Paris 1966, p. 199; 5: tiré de: *Konstantin der Grosse. Ausstellungskatalog*, Trier 2007, p. 207; 6: tiré de: Kurt Weitzmann, *Age of Spirituality*, New York 1979, p. 70.

Notes

¹ La réflexion sur Constantin devra désormais tenir compte de Timothy Barnes, *Constantine. Dynasty, Religion and Power in the Later Roman Empire*, Oxford 2011. Pour les hésitations de Constantin sur l'emplacement de sa future capitale, voir Gilbert Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et des institutions de 330 à 451*, Paris 1974, pp. 29–31.

² L'appellation « Byzance » aurait été introduite dans l'érudition par Hieronymus Wolf (1516–1580) (cfr. *Oxford Dictionary of Byzantium* I, Oxford 1991, p. 344, s.v. Byzantium). Sur Hieronymus Wolf, voir la courte notice de Wolfram Brandes, in: *Wege nach Byzanz*, Mayence 2011, p. 262, avec les références à la bibliographie plus ancienne. Pour les hésitations sur la manière de désigner « l'empire byzantin », Jean-Michel Spieser, Ducange and Byzantium, in: Robin Cormack – Elisabeth Jeffreys (éds.), *Through the*

Looking-Glass. Byzantium through British Eyes, Aldershot 2000, pp. 199–210, en particulier pp. 209–210.

³ Cfr. Cécile Morrisson in: Cécile Morrisson (éd.), *Le Monde Byzantin I: L'Empire romain d'Orient (330–641)*, 2^e éd., Paris 2012 (coll. Nouvelle Clio), p. 8.

⁴ Pour les diverses propositions de « début » de l'empire byzantin, cfr. Morrisson, *ibidem*, p. 7.

⁵ Voir Gilbert Dagron, Aux origines de la civilisation byzantine: langue de culture et langue d'État, *Revue Historique* 241, 1969, pp. 36–46 (réimprimé in: idem, *La romanité chrétienne en Orient: héritages et mutations*, Londres 1984, texte I). Voir aussi, sur la situation du grec et du latin, Bernard Flusin in: Morrisson (note 3), pp. 261–262.

⁶ Sur le dernier demi-siècle d'existence de l'empire d'Occident, on peut voir le tableau brossé par Peter Heather, The Western Empire, in: Averil Cameron – Bryan Ward-Perkins – Michael Whitby (éds.), *Late Antiquity: Empire and Successors, AD 425–600*, Cambridge 2000 (Cambridge Ancient History XIV), pp. 1–32.

- 7 Sur cette question voir maintenant, Lucy Grig – Gavin Kelly, *From Rome to Constantinople* in: iidem (éds.), *Two Romes. Rome and Constantinople in Late Antiquity*, Oxford 2012, pp. 1–30, en particulier pp. 8–12.
- 8 Voir Raymond Janin, *Constantinople byzantine*, 2^e éd., Paris 1964, pp. 4–7 et, pour le rapport avec les régions de la ville, ibidem, pp. 46–58.
- 9 Pour le rempart de Constantin, Cyril Mango, *Le développement urbain de Constantinople (IVe–VIIe siècles)*, Paris 1985, pp. 24–25; pour la distance entre celui-ci et le rempart de Théodose, Wolfgang Müller-Wiener, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, p. 286.
- 10 Ce phénomène a été clairement mis en évidence pour Ephèse: voir, par exemple, Andreas Pülz, *Das Stadtbild von Ephesos in Byzantinischer Zeit*, in: Falko Daim – Sabine Ladstätter (éds.), *Ephesos in byzantinischer Zeit*, Mayence 2011, pp. 51–81 (voir p. 58). – Sabine Ladstätter – Andreas Pülz, *Ephesos in the Late Roman and Early Byzantine Period: Changes in its Urban Character from the third to the seventh Century AD*, in: Andreas Poulter (éd.), *The Transition to Late Antiquity on the Danube and beyond*, Oxford 2007 (Proceedings of the British Academy 141), pp. 391–433.
- 11 Sur le forum de Théodose et sur son rapport avec celui de Trajan, cfr. Mango (note 9), pp. 43–46.
- 12 Sur ces colonnes et sur d'autres colonnes triomphales érigées pendant les premiers siècles de Constantinople, cfr. Jean-Pierre Sodini, *Images sculptées et propagande*, in: André Guillou – Jannic Durand (éds.), *Byzance et les images*, Paris 1994, pp. 41–94.
- 13 Pour le Palatin, voir les résultats des nouvelles recherches: Ulrike Wulf-Rheidt, *Die Entwicklung der Residenz der römischen Kaiser auf dem Palatin vom aristokratischen Wohnhaus zum Palast*, in: Gerda von Bülow – Heinrich Zabehlicky (éds.), *Bruckneudorf und Gamzigrad. Spätantike Paläste und Grossvillen im Donau-Balkan-Raum*, Bonn 2011, pp. 1–18.
- 14 Pour les relations entre empereur et peuple à l'hippodrome, Alan Cameron, *Circus factions: blues and greens at Rome and Byzantium*, Oxford 1976, reste fondamental. Pour Constantinople, voir la mise au point donnée par les textes réunis dans Brigitte Pitarakis (éd.), *Hippodrom / Atmeydanı. A stage for Istanbul's History*, Istanbul 2010, pp. 8–239. Pour Thessalonique et d'autres ensembles de l'époque de la tétrarchie, Jean-Michel Spieser, *Thessalonique et ses monuments: Contribution à l'étude d'une ville paléochrétienne*, Paris 1984, pp. 104–110.
- 15 Sur les déplacements et résidences des empereurs entre 284 et 337, voir Timothy D. Barnes, *The New Empire of Diocletian and Constantine*, Cambridge, Mass. 1982, pp. 47–87.
- 16 Les relations difficiles entre Rome et les empereurs sont antérieurs à Constantin: Grig – Kelly (note 7), p. 19.
- 17 Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris 1979.
- 18 Voir maintenant, Alan Cameron, *The last pagans of Rome*, Oxford 2011, qui montre que l'impact du paganisme dans ce milieu n'était de loin pas aussi fort qu'il n'a été longtemps cru. Mais voir aussi François Paschoud, *On a Recent Book by Alan Cameron. The Last Pagans of Rome, Antiquité Tardive* 20, 2012, pp. 359–388, qui défend un point de vue opposé.
- 19 Voir une série d'articles publiés par divers auteurs dans Serena Ensoli – Eugenio La Rocca (éds.), *Aurea Roma. Dalla città pagana alla città cristiana*, Rome 2000, pp. 137–160. Voir aussi Federico Guidobaldi, *L'edilizia abitativa unifamiliare nella Roma tardoantica*, in: Andrea Giardina (éd.), *Società romana e impero tardoantico*, II, Rome 1986, pp. 165–237. Pour la relation entre ces résidences luxueuses et le rôle que joue l'aristocratie dans une Rome où les empereurs sont moins présents, cfr. Carlos Machado, *Aristocratic Houses and the Making of Late Antique Rome and Constantinople*, in: Grig – Kelly (note 7), pp. 136–158.
- 20 Marina Sapelli, *La Basilica di Giunio Basso*, in: Ensoli – La Rocca (note 19), pp. 137–139: ce Junius Bassus peut être identifié avec un consul attesté en 331: Arnold Hugh Martin – John Robert Martindale – John Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire I*, Cambridge–Londres 1971, s. v. Bassus 14.
- 21 Pour ce personnage, ibidem, s. v. Bassus 15. Pour son sarcophage: Friedrich Gerke, *Der Sarkophag des Iulius Bassus*, Berlin 1936. – Elizabeth S. Malbon, *The iconography of the Sarcophagus of Junius Bassus*, Princeton 1990.
- 22 Federico Guidobaldi, *Distribuzione topografica, architettura e arredo delle domus tardoantiche*, in: Ensoli – La Rocca (note 19), pp. 134–136.
- 23 Pour un aperçu général, Filippo Coarelli, *L'edilizia pubblica a Roma in età tetrarchica*, in: William V. Harris (éd.), *The transformations of Urbs Roma in Late Antiquity*, Portsmouth 1999 (JRA Suppl. 38), pp. 25–33. Pour la basilique de Maxence, voir maintenant, Carlo Giavarini, *The Basilica of Maxentius. The Monument, its materials, Construction, and Stability*, Rome 2005.
- 24 Pour les rapports entre cités et le pouvoir central sous l'empire romain, voir Fergus Millar, *The Emperor in the Roman World (31 BC – AD 337)*, Londres 1977, pp. 394–447.
- 25 Pour les profits qui pouvaient être tirés de la gestion des affaires locales, voir, par exemple, Mireille Corbier, *Fiscalité et dépenses locales*, in: Philippe Leveau (éd.), *L'origine des richesses dépensées dans la ville antique*, Aix-en-Provence 1985, pp. 219–232, en particulier p. 228.
- 26 Pierre Bourdieu, *Sur l'État. Cours au Collège de France 1989–1992*, Paris 2012.
- 27 Voir les réflexions de Bourdieu, ibidem, p. 263 sur le fait qu'une institution fonctionne bien s'il y a correspondance entre structures subjectives et structures objectives. Dans le cas d'Auguste, on peut dire que le maintien en apparence du cadre traditionnel permet au nouveau pouvoir de se glisser en quelque sorte dans les structures subjectives établies et légitimes depuis une longue période.
- 28 Elio Lo Cascio, *The new state of Diocletian and Constantine: from the tetrarchy to the reunification of the empire*, in: Alan K. Bowman – Averil Cameron – Peter Garnsey, *The Cambridge ancient history*, Vol 12, *The Crisis of the Empire A.D. 193–337*, Cambridge 2005, pp. 170–183, en particulier pp. 171–172.
- 29 Pour une réflexion sur les épithètes *Jovius* et *Herculus* donnés aux empereurs de la Tétrarchie, voir Jonathan Bardill, *Constantine, Divine Emperor of the Christian Golden Age*, Cambridge 2012, pp. 63–80, en particulier pp. 64–68. – Roger Rees, *The Emperors' New Names: Diocletian Jovius and Maximian Herculus*, in: Louis Rawlings – Hugh Bowden (éds.), *Hercules: Exploring a Graeco-Roman Divinity*, Swansea 2005, pp. 223–240. Voir aussi Barnes (note 1), p. 57, qui montre qu'officiellement les deux Augustes étaient fils de Jupiter et d'Hercule.
- 30 Barnes (note 1), pp. 56–60.
- 31 Pour de nouvelles suggestions, contradictoires, sur ce débat, qui n'est certainement pas prêt de s'achever, voir maintenant Bardill (note 28), mais, surtout, Barnes (note 1), pp. 107–143 où Constantin est décrit menant une politique décidément chrétienne.
- 32 Pour une mise au point sur cet ivoire, Anthony Eastmond, *Entries on ivories and steatites*, in: David Buckton (éd.), *Byzantium. Treasures of Byzantine art and Culture from British Collections*, Londres 1994, pp. 57–58, avec les références antérieures. Alan Cameron, *Pagan Ivories*, in: *Colloque Genevois sur Symmaque*, Paris 1986, p. 41–64 défend l'idée, p. 45 sqq., que cet ivoire ne représente pas une apothéose impériale, mais concerne un défunt de la famille des Symmaques; dans la discussion qui a suivi, Leila Cracco Ruggini, p. 65–70 s'oppose à ses arguments et pense que l'ivoire concerne Théodose, le père de Théodose Ier. Pierre Chuvin, *Chronique des derniers païens*, 2^e éd., Paris 2009, p. 262 et p. 318, n. 94, défend la position de Leila Cracco Ruggini.
- 33 Dan Sperber, *La contagion des idées*, Paris 1996.
- 34 Le développement qui suit s'inspire de François Boespflug, *La redécouverte de l'icône chez les catholiques. Le cas français*, in: Jean-Michele Spieser (éd.), *Présence de Byzance*, Gollion 2007, pp. 31–54.
- 35 Ivan Foletti, *Da Bisanzio alla Santa Russia: Nikodim Kondakov (1844–1925) e la nascita della storia dell'arte in Russia*, Rome 2011.
- 36 Rémi Labrusse, *Matisse. La condition de l'image*, Paris 1999. – Rémi Labrusse – Nadia Podzemskaia, *Naissance d'une vocation: aux sources de la carrière byzantine de Thomas Whittemore*, DOP 54, 2000, pp. 43–69.
- 37 Pour une réflexion sur cette question, voir Paul Corby Finney, *The Invisible God. The Earliest Christians on Art*, Oxford 1994, pp. 131–132.
- 38 Paul Veyne, *La famille et l'amour sous le Haut Empire romain*, *Annales E.S.C.* 33, 1978, pp. 35–63.
- 39 Pour l'édit de Caracalla, en général, Barbara Pferdehirt – Markus Scholz (éds.), *Bürgerrecht und Krise. Die Constitutio Antoniana 212 n. Chr. und ihre innenpolitischen Folgen*, Mayence 2012. Pour ses conséquences à long terme, favorisant en particulier la christianisation, iidem, *Die Gründe für die Constitutio Antoniana und ihre langfristige Folgen*, in: ibidem, pp. 85–88.

⁴⁰ François Hartog, *Régimes d'historicité*, Paris 2003; pour cette notion voir aussi Marshall David Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, Paris 1989.

⁴¹ Pour Julius Africanus en général, en dernier, l'introduction de Sextus Julius Africanus, *Cesti: the extant fragments*, ed. by Martin Wallraff et al., Berlin–New York 2007 (Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, N. F. 15); voir aussi Martin Wallraff (éd.), *Julius Africanus und die christliche Weltchronik*, Berlin 2006 (Texte und Untersuchungen 157); les contributions consacrées aux prédécesseurs de Julius Africanus: Umberto Roberto, Julius Africanus und die Tradition der hellenistischen Universalgeschichte, *loc. cit.*, pp. 3–16, et, surtout, Richard W. Burgess, Apologetic and Chronography. The Antecedents of Julius Africanus, *ibidem*, pp. 17–42, qui met bien évidence les antécédents juifs, en particulier, pp.

27–28, les premiers historiens qui comptaient en années du monde à partir de la Création. Voir aussi Francis C. R. Thee, *Julius Africanus and the Early Christian View of Magic*, Tübingen 1970.

⁴² La « Lettre à Origène » de Julius Africanus est éditée et traduite dans Origène, *Philocalie*, éd. Nicholas de Lange (SC 302), 1983. J'emploie à dessein l'expression « intellectuel chrétien » qui me paraît avoir l'avantage de désacraliser ceux que l'on nomme Pères de l'Église et, par là, d'attirer l'attention sur leur rôle dans l'évolution intellectuelle des temps où ils ont vécu, sans le restreindre au seul contexte du christianisme.

⁴³ Voir maintenant pour la date Wallraff (note 41), pp. 17–18.

⁴⁴ Robert D. Sider, Credo Quia Absurdum?, *The Classical World* 73, 1980, pp. 417–419.